

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1848-1849 : L'exil en Angleterre](#)[Collection](#)[1849 \(1er janvier - 18 juillet\) : De la Démocratie en France.](#)
[Guizot reprend la parole](#)[Item](#)[Kimbolton Castle, Mardi 20 mars 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Kimbolton Castle, Mardi 20 mars 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Absence](#), [histoire](#), [Histoire \(France\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique internationale](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-03-20

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote2290, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Kimbolton Castle. Mardi 20 mars 1849.

20 mars ! Quel jour, il y a 35 ans! Louis XVIII avait fui de Paris dans la nuit. Napoléon y entraît le soir. très tard, et en se cachant, quoique le maître. Trois

trônes sont tombés à Paris depuis ce jour-là. Trois Rois ont fui de nouveau. Et qui sait ?

Merci de votre lettre. Je l'avais ce matin, à 5 heures et demie. Vous d'abord. et puis des nouvelles. Mais voici un grand déplaisir. Il m'est absolument impossible d'en finir aujourd'hui avec les papiers. Il y en a plus que je n'en attendais. Il me faut la journée de demain. Et Guillaume aura à copier sans relâche pendant ces deux jours. Je ne puis pas être venu ici pour n'en pas remporter ce que j'y ai trouvé. J'en partirai après-demain Jeudi, vers 10 heures du matin, pour être à Bedford à onze heures trois quarts, à Londres à 3, à Brompton à 4, et chez vous le soir avant 8 heures. Pouvez-vous m'envoyer votre voiture à 7 heures et demie ? Je vous écrirai encore demain. J'ai deux déplaisirs, le mien et le vôtre. Ce serait bien pis si je n'en avais qu'un. Je travaille depuis ce matin. Il n'y a pas moyen. Le manifeste de la Rue de Poitiers est ce que j'attendais. Une sonate sans défaut. L'impression universelle sera celle-là. Par conséquent complète impuissance, ce qui n'est jamais bon pour des hommes importants. Il faut parler pour tous, ou parler seul et pour soi seul. Mais parler tous ensemble et tous du même ton, c'est si impossible que cela devient ridicule, quelque irréprochable que soit le ton. Je suis toujours sans nouvelles de Paris. Ce qui fait que j'en suis chaque jour plus curieux. Ce voyage m'a fort dérangé. Si je n'avais pas quitté Brompton, ce que j'ai à écrire eût été écrit cette semaine.

Je crois à l'arrangement des affaires de Sicile. Les Siciliens se résigneront. Le monde a vu des fanatismes qui ne se résignaient pas et qui résistaient, même sans chances de succès. Mais aujourd'hui ce n'est pas au fanatisme, c'est à la folie que nous avons à faire. La folie se décourage bien plutôt. Le Roi de Naples donne aux Siciliens tout ce à quoi ils ont droit, et peut-être plus qu'ils ne pourront porter. Mais cela n'en fera pas moins pour l'Angleterre, en Sicile l'effet d'un abandon honteux après une provocation coupable. Je suis, quant à la situation du cabinet, de l'avis de Peel qui en sait plus que moi. Et c'est l'avis que je trouve ici, parmi deux ou trois hommes simples et sensés qui vivent loin des Affaires. Quand les hommes simples et les hommes d'esprit sont du même avis, ils sont probablement bien près de la vérité. Pourtant je parierais pour le maintien. Adieu. Adieu. Cela me déplaît beaucoup de voir les jours s'écouler. Vous partirez dans onze jours, et je serai plus de six semaines, sans vous voir. Ecrivez-moi encore un mot demain. Je l'aurai après-demain à 8 heures et demie, et je ne partirai qu'à 10. Adieu. Adieu.

G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Kimbolton Castle, Mardi 20 mars 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-03-20

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2712>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 20 mars 1849

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Clarendon

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Kimbolton Castle

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 18/10/2021 Dernière modification le 18/01/2024

2290

Kimbolton-Castle. North
20 mars 1849.

20 Mars ! Quel jour, il y
a 35 ans ! Louis XVIII, avoit fui de Paris
dans la nuit. Napoléon y entroît le soir,
très tard, et en le cachant, quoique le
maître. Trois trônes sont tombés à Paris
depuis ce jour là. Trois Rois ont fui de
nouveau. Et qui sait ?

Merci de votre lettre. Je l'ai vu ce
matin à 8 heures et demie. Vous l'avez
et puis des nouvelles. Mais voici un
grand déplaisir. Il m'est absolument
impossible d'en finir aujourd'hui avec
les papiers. Il y en a plus que je n'en
attendais. Il me faut la journée de
demain. Et Guillaume aura à copier
sans relâche pendant ces deux jours.
Je ne puis pas être venue ici pour en
pas remporter ce que j'y ai trouvé.
J'en partirai après demain Jeudi, vers
10 heures du matin, pour être à Bedford

à onze heures, très quarts, à Londres, à 3,
à Brompton à 4, et chez vous le soir avant
8 heures. Pourriez-vous m'envoyer votre voiture
à 7 heures, et demi ? Je vous l'écrivais encore
demain. J'ai deux déplorables, la mienne et
la vôtre. Le serait bien pis si j'en
avais qu'un. Je travaille depuis ce matin.
Il n'y a pas moyen.

Le manifeste de la Rue de Portici
est ce que j'attendais. Une sonate sans
défaut. L'impression universelle sera celle
là. Par conséquent complète impuissance,
ce qui n'est jamais bon pour les hommes
importants. Il faut parler pour tous, ou
parler seul et pour soi seul. Mais
parler tous ensemble, de tous du même
ton, c'est si impossible que cela devient
ridicule, quelque inépuisable que soit
le ton. Je suis toujours sans nouvelles
de Paris. Ce qui fait que j'en suis chaque
jour plus curieux. Le voyage m'a fort
dérangé. Si je n'avais pas quitté
Brompton, ce que j'ai à écrire eût été

écrit cette semaine.

Je vois à l'arrangement des affaires de
Sicile. Les Siciliens se résigneront, le monde
a vu des fanatismes qui ne se résignaient
pas et qui résistaient, même sans ébran-
ler l'union. Mais aujourd'hui, ce n'est pas un
fanatisme, c'est à la folie que nous avons
à faire. La folie le décourage bien plutôt.
Le Roi de Naples, donne aux Siciliens tout
ce à quoi ils ont droit, et peut-être plus,
qu'ils ne pourront porter. Mais cela ne
fera pas moins pour l'Angleterre, en Sicile,
l'effet d'un abandon honteux après une
provocation coupable.

Je suis, quant à la situation du Cabinet,
de l'avis de Peel qui en sait plus que moi.
C'est l'avis que je trouve ici, parmi deux
ou trois hommes, simples et sûrs, qui vivent
loin des affaires. Quand les hommes, simples
et les hommes d'esprit sont du même avis,
ils sont probablement bien près de la vérité.
Pourtant je parierais pour le maintien.

Adieu. Adieu. Cela me déplaît beaucoup

Je vois les jours s'écouler. Vous partirez dans
vingt jours, et je serai plus de dix semaines
sans vous voir. Écrivez-moi encore un mot
demain. Je l'aurai après demain à 8 heures
et demie, et je ne partirai qu'à 10. Adieu.
Adieu.